

un a ses coudées franches pour la lutte pour la vie, il y a des gens qui meurent de faim.

Et c'est dans une société puissamment organisée comme la nôtre que se passent des scènes comme celles que nous venons de décrire.

On nous dit que le Canada est un peuple moral, chrétien et catholique.

Où est donc notre moralité, notre christianisme, notre catholicité si de pareilles horreurs peuvent se produire sans que personne ne s'émeuve.

Ces grandes vertus dont nous nous targuons sont-elles donc seulement sur nos lèvres et jamais dans notre cœur ?

Aurait-on réussi à faire de nous un peuple de Tartuffes à l'image de nos maîtres.

Nous avons plus d'églises qu'aucune nation au monde ; nous possédons un clergé dont les biens se chiffrent par millions et dont chaque jour s'arrondissent les domaines.

A ce clergé, à ces églises nous avons tout donné, nous réservant seulement de demander aux unes dans les cas des grandes douleurs les consolations spirituelles, et aux autres dans les grandes détresses les secours de la charité chrétienne.

Mais enfin, que sont devenus nos sacrifices ?

Nous avons créé une race de rois et maîtres ; nous avons élevé des puissances ; des consolateurs et des sauveurs, nous n'en avons fait aucun.

Où sont nos Saint Vincent de Paul, où sont nos frères La Salle ?

Nulle part ; nous voyons chaque jour des hommes, la fêrule à la main, défendant leur domaine, nous n'en voyons pas la besace de l'apôtre à la main distribuant le pain aux malheureux et couvrant de leur manteau le pauvre qui a froid.

Les presbytères sont bien chauffés, on festoie au couvent et pendant ce temps, le misérable grelotte et ses enfants meurent de faim.

Le vieillard accablé par l'âge, rendu au bout du long calvaire de l'existence sans merci que lui ont créée ses maîtres, n'a d'autre asile à trouver que la prison ou quelque trou dans le fleuve glacé.

Qu'il ose donc frapper à ces insolents palais de pierre qui encombrent tous les coins de notre cité ; qu'il y demande un abri et vous verrez ce qu'on lui répondra :

No pauper need apply.

Mais si un jour, poussé à bout, le malheureux dérobe un pain ou un gigot on mettra en jeu tout l'arsenal de la loi.

Quelque Joseph Prud'homme viendra, au nom de la société, réclamer la sauvegarde des grands principes et la protection de la propriété.

De quel droit cette société peut-elle réclamer des obligations de ses membres si elle ne reconnaît pas ses devoirs envers eux.

Si la société, la *socilité* comme dit Bridousson, entend avoir des règles respectées, qu'elle commence par ne pas les violer elle-même ; que ses membres ne soient pas des dupes et ils seront les premiers à défendre l'institution qui les protégera réellement.

Voilà de bien grandes pensées pour un simple fait-divers, mais, relisez-le, et vous verrez combien il est navrant dans sa douloureuse simplicité.

Qu'il nous serve donc de leçon.

Notre peuple est bon, il est charitable, il est bienveillant ; il n'y a pas une population au monde qui se saigne comme la nôtre pour les bonnes œuvres.

Notre budget de charité, ou plutôt de sacrifices, est énorme, il est écrasant.

Mais il y a un malheur.

Nous nous en rapportons aux autres pour faire le bien, et le peu qu'ils en font ne nous revient que de fort loin.

Changeons donc cela.

Nous sommes assez grands pour savoir répartir l'aumône.

Répartissons la nous-même et soyons sûrs qu'elle arrive à destination.

Il y aura moins de propriétés exemptes de taxes, mais il y aura aussi moins de malheureux qui voleront pour manger.

DUROC.

FABLE-EXPRESS

Pepin-le-Bref est mort depuis mille ans.

MORALE :

Quand on est mort, c'est pour longtemps.